

L'Illustration Européenne

ABONNEMENTS.

BRUXELLES, 10 fr., - PROVINCE, fr. 10.50.
ÉTRANGER fr. 10, plus les frais de poste.
Directeur : THÉO SPIS.

Rédacteur en Chef : MARCELLIN LA GARDE.

SOMMAIRE. Gravures: L'appel des Girondins, d'après M. Flameng. - Funérailles des Croisés après la Bataille de Doryclée, par Gustave Doré. - Blanche de Castille, d'après M. Moreau. - La journée de Thomas-le-Menuisier, par Chuz. III
TEXTE: Nos Gravures. - Chronique de ce jour. - Connaissances Usuelles de la Semaine. - Le Fils de l'Inconnu. - Constance Gennevaux. - Bannière du Toit Paternel. Roman.

ADMINISTRATION.

Boulevard du Nord N° 107.
à BRUXELLES.
Administrateur: C. APPELIAN.
Prop.-Éditeur: HENRI BOGAERTS.

N° 3.

— 10^e. ANNÉE. —

22 Novembre 1879.

NOS GRAVURES.

L'APPEL DES GIRONDINS. (D'après M. Flameng.)

Les Girondins formaient, comme on le sait, sous la première République française, un parti célèbre, qui joua un rôle important dans l'Assemblée Nationale de 1791 et dans la Convention, et qui fut ainsi nommé parce qu'il était principalement composé de députés du département de la Gironde.

Les Girondins étaient des républicains ardents, mais honnêtes; et après les événements du 10 août et les massacres de septembre, ils témoignèrent hautement leur horreur pour les excès populaires, condamnèrent le régime de la Terreur, et voulurent faire régner la modération.

Dès ce moment, ils furent en butte à la haine du parti démagogique; on les accusait surtout de conspirer contre l'unité et l'indivisibilité de la République.

Le 31 mai 1793, vingt-neuf députés de ce parti, à l'instigation de Robespierre, furent arrêtés et jetés dans les prisons de Paris. Le

26 octobre de la même année commença leur procès. Les débats n'offrirent rien de remarquable; leur mort était résolue d'avance; après le troisième jour le président déclara que la conscience des jurés était suffisamment éclairée, et le tribunal prononça à l'unanimité la peine capitale.

A la lecture de cet arrêt, un tumulte effroyable s'éleva tout-à-coup dans la salle; les Girondins accueillirent leur condamnation par une explosion de rage, de colère et d'horreur; ils se jettèrent dans les bras les uns des autres, lançant des malédictions à leurs juges; l'un



L'APPEL DES GIRONDINS, D'APRÈS M. FLAMENG.

d'eux, Valazé, se frappe au cœur d'un coup de poignard et tombe sur le carreau.

— Eh quoi! Valazé, lui dit Brissot, tu faiblis?

— Non, je meurs, répond Valazé.

L'excécrable Fouquier-Tinville, procureur du Tribunal Révolutionnaire, ordonne aux gendarmes de reconduire les condamnés dans leur cachot, et le jury décide que le corps de Valazé sera porté le lendemain sur l'échafaud pour y être également guillotiné.

Rentrés dans la prison, les Girondins, en attendant le jour qui devait éclairer leur supplice, se firent servir un grand souper. Les mets recherchés, les vins exquis, les fleurs les plus chères couvraient la table; dans un coin, était étendu, sur une civière, le cadavre sanglant de Valazé.

Le repas funéraire se prolongea jusqu'à l'aurore, et l'idée de leur mort prochaine n'enleva aux Girondins ni leur appétit, ni leur gaieté.

Vers dix heures du matin, les exécuteurs entrèrent pour préparer les têtes des condamnés; cette opération terminée, les gendarmes les appelèrent un à un et les rassemblèrent dans la cour de la Conciergerie; cinq charrettes les attendaient.

Les Girondins, hors de la cour, entonnèrent d'une seule voix et comme un chant funèbre, les premières strophes de la „Marseillaise.”

Arrivés au pied de l'échafaud, ils s'embrasèrent tous, puis reprirent leurs chants, et ces chants baissaient à chaque coup de hache; une seule voix continua: c'était celle de Vergniaud, qui fut guillotiné le dernier.

Le tableau que nous reproduisons, — œuvre vraiment magistrale et profondément étudiée sous le rapport historique, — représente les Girondins répondant à l'appel de leurs noms; l'impression qu'on lit sur chacune des figures des condamnés est diverse: chez les uns la colère, la rage éclatent; chez d'autres, plus jeunes, c'est le désespoir et la douleur; enfin chez plusieurs c'est un profond sentiment d'indifférence et de mépris de la mort.

M. Flameng est le fils du célèbre graveur de ce nom, qui est notre compatriote.

BLANCHE DE CASTILLE.

Régente, à la mort de son époux, Louis VIII, Blanche administra le royaume avec courage et habileté; pendant les troubles qui signalèrent sa régence, elle sut maintenir son autorité, et remit entre les mains de son fils, lorsqu'il prit les rênes du gouvernement, un trône affermi et consolidé. Comme mère et comme femme, qui ne se rappelle ses vertus, son affection maternelle, sa charité inépuisable, son amour pour tous les infortunés, et les soins et les secours qu'elle leur prodiguait!

Un peintre français, M. Moreau de Tours, a conçu l'heureuse idée de nous représenter la mère de St-Louis accomplissant un des nombreux actes de charité qui remplirent sa vie, et il a produit sur ce thème une œuvre d'un grand et admirable effet.

CHRONIQUE DEÇA DELA.

SOMMAIRE. Effets des amitiés de collège sur les dissidences politiques. — L'héritière d'un héritier. — Une fameuse institution moderne connue des Carthaginois. — Un quatrain de bouvier. — Petite révélation historique. — Un programme de fête. — La véritable généalogie de la reine d'Angleterre. — Une punition militaire. — Stances écrites au cimetière de Laeken. — Un puf.

Il est un sentiment, un seul, qui, aujourd'hui, peut triompher de tout, même de la différence des opinions politiques, et subsister dans les luttes où les camarades d'autrefois se rencontrent comme adversaires.

Ce sentiment est trop beau, trop précieux pour que je ne me fasse pas un devoir d'en dire ici quelques mots. Je veux parler des amitiés de collège.

Si l'égalité n'existe guère dans les classes

où le mérite numérote chaque place, au moins la fraternité s'éveille au berceau des premières liaisons d'études.

Les cœurs bien placés, les âmes bien trempées, continuent, dans le monde, la pratique de cette vertu, éclosée dans la pureté du jeune âge. L'amitié fécondée étend au loin ses rameaux vastes et fleuris.

De tout ce qu'on apprend au collège, c'est encore la meilleure science, et de tous les sentiments qui naissent à cette époque, celui-ci est le plus fort et le plus durable.

Les liens formés plus tard sont sujets à bien des vicissitudes, mais l'amitié de collège résiste presque toujours à l'épreuve du temps et des événements. Elle vit de bons souvenirs; on y tient, parce qu'elle rappelle des jours heureux, des heures aimées.

Puissent donc nos assemblées délibérantes se peupler de beaucoup d'amis de collège, — de chaque côté!

**

Un jeune homme de la province de Hainaut, logé dans un modeste hôtel de Bruxelles, y reçoit, au moment où il déjeunait, une lettre timbrée de Gand; il la lit, jette une exclamation et se laisse tomber sur sa chaise.

La demoiselle de la maison, jolie personne de vingt-cinq ans, d'une familiarité toute naïve, était présente.

— Mon Dieu, Monsieur, dit-elle, auriez-vous appris quelque chose de malheureux pour vous?... Excusez l'indiscrétion...

— Mademoiselle, répondit le jeune homme qui semblait tout-à-coup remis de son émotion, ce que je sens, c'est une surprise, une joie!... Et vous-même, vous allez être à peu près comme moi, probablement...

— Oh, cela n'est pas possible!

— Si fait, car par suite de l'événement qu'on m'annonce, je vais vous devoir dix mille francs.

— La plaisanterie est forte!

— Pas du tout, mais le fait peut sembler extraordinaire, incroyable. Figurez-vous que j'ai fait un vœu... très-sérieux, très-solennel... J'ai juré que, dans le cas où j'hériterais d'une vieille parente fort riche, je donnerais dix mille francs à la première demoiselle qui m'adresserait la parole. Au risque de faire rire de moi, — par d'autres que vous, bien entendu, — je tiens ce vœu comme sacré, et je l'exécuterai consciencieusement.

La mère de la jeune fille arriva sur l'entrefaite et amena une explication.

Une dame de Gand venait de mourir à l'âge de 89 ans, laissant une fortune colossale qui devait se partager en deux branches; le jeune homme en question héritait la moitié dans l'une de ces deux branches: — un million et demi!

J'ai appris cette histoire il y a quelques jours, en voyant défiler une noce: c'était celle de la demoiselle d'hôtel, qui, malgré ses beaux yeux et ses grâces, n'avait pu obtenir un époux, et qui, depuis la merveilleuse aubaine, avait eu l'embarras du choix.

**

On croit que les Associations politiques, plus ou moins assermentées, sont une invention moderne. Erreur: Carthage en possédait déjà.

Bien que l'on ne connaisse qu'imparfaitement la constitution de cette ville qui disputa si longtemps aux Romains l'empire du monde, il nous en reste cependant quelques traces.

Une des plus curieuses particularités de son gouvernement est certainement l'institution des Clubs. Les citoyens se réunissaient en sociétés délibérantes; les séances avaient lieu le soir et se prolongaient fort avant dans la nuit; on y discutait sur les questions à l'ordre du jour, on y comptait les voix, on s'engageait à se soumettre à la loi de la majorité, et c'est avec un noyau bien formé que les partis se rendaient à l'assemblée du peuple ou du Sénat.

N'est-ce pas tout-à-fait ce qui se passe aujourd'hui?

**

Le spéculateur malheureux à qui nous avons dû certain distique publié dans notre dernière chronique, devient d'une humeur de plus en plus atrabilaire. Exemple, ce quatrain:

Si l'on remontait à la source
Des biens nouvellement acquis,
On retrouverait à la Bourse
Ceux qui nous la coupaient jadis.

**

Une curiosité historique:

Dans un recueil imprimé ayant pour titre: „Délibérations importantes prises depuis 1763 par le bureau d'administration du collège Louis-le-Grand et des collèges y réunis,” nous lisons ce qui suit, sous la date du 17 juillet 1781:

„Sur le compte rendu de M. le principal des talents éminents du sieur de Robespierre, boursier du collège d'Arras, lequel est sur le point de terminer son cours d'études; de sa bonne conduite pendant douze années et de ses succès dans le cours de ses classes, tant aux distributions des prix de l'Université qu'aux examens de philosophie et de droit, le bureau a, unanimement, accordé audit sieur de Robespierre une gratification de 600 livres.”

Il est bon de savoir que la bourse en question était à la disposition du chapitre de St-Vaast d'Arras, et que Robespierre la devait au prier du dit chapitre, guillotiné sous le règne de son aimable protégé.

**

En fait de programmes de fêtes, ceux qui ont à en confectionner trouveront de nombreux sujets d'études dans les „fastes” de la première République française. Celle-ci fut sous ce rapport d'une richesse!... Indiquons quelques termes du programme d'une grande cérémonie destinée à célébrer la mémoire de Marat:

Ce programme, approuvé par la Convention, comprenait des „couplets et cris lamentables;” à un certain moment les républicains devaient vider les urnes, c'est-à-dire, les verres à boire; et même (recommandation superflue) il leur était enjoint „de le faire fréquemment.” Les mères devaient regarder leurs enfants avec attendrissement. A tels instants précis le peuple ne devait plus contenir son enthousiasme; „il devait pousser des cris d'allégresse rappelant le bruit des vagues d'une mer agitée que les vents du Midi soulèvent et prolongent d'échos en échos dans les vallons et les forêts lointaines.” Le peuple tout entier devait chanter, puis crier: „Vive le peuple!” Enfin, „retenu par le charme, il devait danser sur l'herbe.” La nuit devait le surprendre dans l'ivresse de la joie et du bonheur; quelques millions de fusées volantes, „noble et vive image de l'élan républicain à l'escalade de la tyrannie,” devaient s'élever dans les airs embrasés. En attirant tous les regards, elles devaient faire cesser les jeux de la jeunesse sans laisser apercevoir qu'elles les interrompaient, et ce devait être en chantant quelque refrain chéri que les citoyens retourneraient dans leurs foyers.

C'est ravissant comme pastoral — obligatoire.

**

Connait-on bien la véritable généalogie de la reine Victoria? La voici:

Elle descend, en ligne directe, au septième degré, d'un gentilhomme du Poitou, Alexandre Dessemier, seigneur d'Olbreuse, et de Jacqueline Poussard du Vigean, sa femme. — Eléonore, leur fille, née au château d'Olbreuse (Deux-Sèvres), inspira la passion la plus vive à Georges Guillaume de Brunswick, duc de Lunebourg, qui l'épousa d'abord secrètement et reconnut ensuite publiquement son mariage, lorsqu'elle eut été créée comtesse de Harbourg. — Sophie Dorothee, fille du prince de Brunswick-Lunebourg, épousa le 21 novembre 1682, son cousin, le duc de Brunswick, électeur de Hanovre, devenu, en 1714, roi d'Angleterre, sous le nom de Georges I^{er}. Son fils est le trisaïeul de la reine Victoria.

**

Le chapitre des punitions militaires!... Quelle fécondité de sujets! — Un seul, tout petit, pour aujourd'hui.

Certain colonel, connu pour être d'une grande sévérité en fait de discipline, était une nuit en proie à une insomnie qui l'avait mis d'une

humeur atroce. Après s'être retourné pendant quatre heures sur sa couche, il se lève, et, avisant le soldat placé en faction à sa porte :
— Sentinelle, dit-il, je désire savoir dans quelle position vous êtes ?

Le pauvre diable ne saisit pas d'abord la question, puis finit par comprendre qu'il s'agit de savoir „s'il est au port d'arme ou à l'arme au bras.”

Il répond qu'il est à l'arme au bras.

— Comment, malotru ! exclame le colonel, je te parle, et tu ne me présentes pas les armes, à moi !... Tu feras pour cela quatre jours de salle de police.

Un peu rafraîchi par cette punition, il se recouche et s'endort enfin du sommeil „du juste.”

* * *

Trois stances écrites — le 2 novembre — au cimetière de Laeken, par un poète de vingt ans :

Dans ce jardin je me promène
Sans pénibles réflexions ;
Loin de la pauvre espèce humaine
Je ne crains plus les passions.
Ici la vengeance repose ;
La vertu cesse de gémir ;
Le bavard a la bouche close
Et le poltron ne peut plus fuir.

Que sert l'éclat de la naissance
Où règne l'aveugle trépas ?
Là, plus de frivole distance ;
On n'y dispute plus le pas.
A l'homme enfin rendant justice,
Le riche, abjurant son orgueil,
Permet que le pauvre pourrisse
Près de son fastueux cercueil.

Le sommeil nous est nécessaire ;
On le goûte mal ici-bas ;
L'avare ne le connaît guère,
L'ambitieux n'en jouit pas ;
Un amant, par la jalousie,
En ignore le doux bienfait ;
Au dernier lit plus d'insomnie ;
C'est pour toujours qu'on dort en paix.

* * *

Il est des mots qui s'en vont, on ne sait trop pourquoi, et qui sont très-mal remplacés : tel est le mot *puff*, auquel on a substitué celui de *réclame*. La chose est d'importation anglaise : elle consistait dans une histoire plus ou moins intéressante, faite à plaisir, et où se trouvait, adroitement amené, l'avis utile à celui qui l'avait inventé.

Je me souviens, par exemple, d'une aventure racontée il y a des années, avec une admirable bonne foi, par une feuille bruxelloise : il s'agissait de certain jeune enfant, beau comme un ange, perdu dans les circonstances les plus surprenantes et qui s'était miraculeusement retrouvé dans le magasin de M...., chapelier, demeurant rue ...N°... et breveté pour je ne sais plus quel perfectionnement apporté à ses couvre-chefs. Il n'y avait pas un mot de vrai dans cet attendrissant récit, mais une foule de braves gens allèrent se faire coiffer chez l'auteur du *puff*, et parmi eux, votre serviteur.

JEAN-LE-BUTINEUR.

CONNAISSANCES USUELLES DE LA SEMAINE.

Les entorses sont fréquentes, et faute de soins immédiats elles peuvent devenir dangereuses, et elles occasionnent, dans tous les cas, de longues et vives souffrances.

Voici, pour ces luxations, le traitement le plus facile et le plus efficace :

D'abord, il faut commencer par plonger immédiatement le membre atteint dans de l'eau froide souvent renouvelée et l'y laisser assez longtemps ; puis procéder au „massage.” Pour cela, on lubrifie soigneusement la peau de la région ainsi que les doigts de l'opérateur, et l'on commence par glisser, toujours de bas en haut, la face palmaire des phalanges

contre la partie malade. Ces onctions, en déterminant un hypnotisme local, préparent le massage proprement dit, puis on augmente progressivement la pression, en se guidant sur les traits du blessé, pour apprécier la nature des sensations qu'on détermine.

Il faut prolonger le massage de 25 à 50 minutes, suivant la gravité de l'entorse. Dans les entorses de moyenne gravité, une séance par jour suffit ; pour les entorses plus graves, et surtout à marche chronique, il faudra deux séances par jour. Si la douleur est très-vive et le patient très-susceptible, il vaudra mieux abrégé les séances, et les répéter deux ou trois fois dans les vingt-quatre heures.

On doit masser le plus tôt possible après l'accident, appliquer ensuite une bande roulée, modérément et uniformément serrée, puis recommander le repos avec le pied élevé. Après la seconde séance, renouveler le bandage roulé et conseiller la marche à plat terrain ; après la dernière séance, conserver la bande et porter une chaussure un peu serrante.

Si un peu de gonflement persiste, frictions résolutes (alcool camphré, tincture d'arnica, eau de Goulard) ; enfin, badigeonner les points douloureux avec de la tincture d'iode.

Le massage a pour effet de remettre les ligaments en place et de favoriser la résorption du sang épanché.

Répétons que le repos est de rigueur.

ÉLOY.

LE FILS DE L'INCONNU.

III. DE NICÉE A SÉLUCIE.

Le chevalier Hugo se mit donc en route. Obliquant à gauche de façon à éviter le gros des assaillants, il lança sa monture au milieu de l'infanterie ennemie qui, un instant troublée et étonnée, le laissa avancer, mais bientôt menaçé de ses piques l'héroïque jeune homme. Celui-ci, malgré l'imminence du danger, s'avancait toujours, sans opposer de résistance inutile, mais sans reculer d'un pas. Il se vit bientôt assailli par des centaines de traits qui s'émoûsèrent sur sa cote de mailles ; il mit alors l'épée à la main et chargea vigoureusement ses nombreux ennemis. Combattant toujours, avançant pas à pas au milieu de cette masse d'hommes, il parvint cependant, par un bonheur inouï et grâce à son audace, à travers les rangs des Musulmans et à prendre son élan dans la plaine, en tournant vers l'ouest.

Après avoir ainsi échappé comme par miracle à cette situation périlleuse, il se croyait sur la bonne route, lorsqu'au détour d'un rocher il se vit tout-à-coup en présence de six cavaliers musulmans.

Retourner sur ses pas était impossible ; c'était sauver sa vie peut-être, mais c'était sacrifier celle de milliers des siens, et peut-être faire manquer le but de l'expédition. Appelant Dieu à son aide, il s'élança sans hésiter sur ses ennemis, la dague à la main, brisa le crâne au premier qui s'offrit à lui, renversa le second d'un coup dans la poitrine et continua la lutte contre les autres. Il fut bientôt couvert de blessures, mais un troisième cavalier gisait sur le sol.

Cependant cette lutte inégale devait avoir une issue fatale pour le jeune croisé ; ses coups devenaient incertains, sa main faiblissait ; l'un des trois ennemis survivants, celui qui semblait leur chef, arrivait sur lui l'épée haute, et décidé à en finir d'un dernier coup.

Hugo semble perdu, mais tout-à-coup il voit que le bras du Sarrasin s'affaisse ; alors réunissant toutes ses forces, il dirige adroitement son épée vers la poitrine de son adversaire, l'atteint au défaut de la cuirasse et lui perce le cœur. Les deux autres cavaliers, voyant tomber leur chef, se hâtent d'abandonner le lieu du combat et prennent la fuite.

Notre héros avait le champ libre, mais il s'aperçoit qu'il n'est plus seul ; un moine est près de lui.

C'est le chapelain du duc de Normandie ; c'est le messager envoyé le matin vers Godefroid.

Il était déjà, dit-il, en vue du camp des

Croisés, lorsqu'il avait été surpris par six cavaliers turcs qui l'avaient emmené ; ils le conduisaient sans doute vers le Sultan, quand ils avaient été rencontrés par le jeune Hugo. Dans l'ardeur de la lutte, ils avaient oublié leur prisonnier. Celui-ci, laissé en liberté, aurait pu prendre immédiatement la fuite, mais il avait été retenu par le spectacle saisissant de cette lutte d'un seul homme contre six. Voyant le péril où était notre jeune héros, il s'était élancé vers son adversaire et avait retenu son bras prêt à frapper.

C'est ainsi qu'il avait été le sauveur de Hugo, auquel il apprit que le lieu où était Godefroid de Bouillon, n'était pas éloigné. Quoique affaibli par ses blessures, le jeune homme voulut se présenter lui-même devant le chef suprême.

Ils ne tardèrent pas à arriver dans le camp des chrétiens, mais lorsqu'ils eurent été conduits en présence de Godefroid, Hugo tomba inanimé à ses pieds, et ce fut le moine qui dut expliquer le but de sa mission.

Dans la plaine de Dorylée, la position était devenue désespérée pour le comte de Flandre. Le sultan Kilibj-Arslan, fort de ses succès et de ses nombreuses troupes, n'avait pas voulu engager une attaque générale qui pouvait compromettre les succès de la journée. Voyant les chrétiens fatigués, il se contentait de les harceler par de petites attaques partielles, qui, en même temps qu'elles fatiguaient les Croisés, faisaient paraître le nombre de leurs ennemis plus considérable encore.

C'était vers le milieu du jour ; le soleil tombait d'aplomb sur les malheureux Croisés que la soif commençait à torturer. Le Sultan résolut de choisir ce moment pour les accabler d'un dernier coup. Le clairon sonne, les masses s'ébranlent, le cri des Chrétiens est étouffé sous celui des Musulmans : „Allah ! Allah !” poussé par cent mille voix. Le combat recommence, les Turcs ont décidé de ne laisser échapper aucun chrétien ; ceux-ci, de leur côté, ont résolu de vendre chèrement leur vie. „Dieu le veut ! Dieu le veut !” ce cri s'échappe encore fièrement de la bouche de ces hommes voués à une mort certaine.

O prodige ! ce cri semble rencontrer un écho dans l'espace ; il arrive de derrière les montagnes, il s'approche, de plus en plus distinct.

Non, ce n'est pas une illusion ; partout, sur les hauteurs, se dessinent de nouvelles masses d'hommes, vêtus des armures de l'Occident ; leurs lances et leurs glaives obscurcissent le soleil.

C'est Godefroid de Bouillon qui arrive au secours de ses valeureux compagnons avec une cavalerie de quarante mille hommes choisis. Le cri de guerre des Croisés l'emporte maintenant sur celui des Turcs, et remplit toute la plaine. A l'instant tout change de face, le fer des nouveau-venus entre dans les rangs tantôt infranchissables des Musulmans ; la mort marche partout sur leurs pas ; les ennemis, exaspérés de voir la victoire leur échapper, font des efforts inouïs et parviennent à reformer leurs rangs. Mais la victoire ne s'attachera plus à leur bannière ; de nouveaux Croisés s'élançant dans la plaine. C'est l'arrière-garde commandée par Raymond de Toulouse. Alors la bataille devient une boucherie, les Mahométans parviennent à peine à s'échapper à la faveur de l'obscurité, laissant vingt mille morts derrière eux et un trésor considérable.

Le jour suivant, les Croisés descendirent de nouveau dans la plaine de Dorylée ; ils avaient un pénible devoir à y remplir, celui d'ensevelir leurs morts, au nombre de quatre mille. Les cérémonies touchantes de l'Eglise s'accomplissent au milieu du chant des prêtres et des larmes des veuves et des orphelins des généreuses victimes. (Voir la gravure.)

L'armée chrétienne, instruite par l'expérience, ne se sépara plus en deux bandes et continua sa marche en avant à travers l'Asie-Mineure. Ils n'eurent plus de nouvelles attaques à redouter ; le Sultan de Nicée, entièrement vaincu, n'avait plus de forces à leur opposer ; mais il avait trouvé un autre moyen de les arrêter. Il allait les précédant partout avec quelques milliers d'hommes, incendiant toutes les moissons sur leur passage, empêchant les fon-

taines, détruisant les villages, en un mot ne laissant après eux que des déserts. Les ressources des chrétiens s'épuisèrent, des milliers moururent de faim, de soif et des maladies engendrées sous un climat de feu; les bêtes de

somme partageaient leur misérable sort.

Quant au jeune Hugo, qui n'avait pu prendre part à la dernière victoire des siens, il était toujours trop souffrant par suite de ses blessures, pour se rendre compte de la terrible situation

de l'armée chrétienne. Quand il en fut instruit, il se rendit auprès du comte de Flandre, pour le supplier de lui permettre de se placer à la tête d'une partie de ses compagnons à l'effet d'aller chercher des vivres dans une contrée



FUNÉRAILLES DES CROISÉS APRÈS LA BATAILLE DE DORYLÉE, PAR GUSTAVE DORÉ.

leur favorite. Robert, qui avait pris le jeune homme en affection, combattit ce plan en le traitant de téméraire et de chimérique. Plusieurs déjà avaient tenté ce moyen et n'étaient pas revenus, le fer des Musulmans les avait

moissonnés, ou peut-être la faim, tout aussi cruelle. Il lui dit ensuite que son état exigeait du repos et des soins.

Le noble jeune homme ne se laissa pas convaincre par ces raisons; il s'écria avec résolution:

— Quoique j'apprécie le mobile qui vous fait parler ainsi, noble comte, le sentiment de l'honneur, mes devoirs de chevalier m'obligent à partager en tout le sort de mes compagnons d'armes. Je ne puis souffrir qu'il soit fait de

distinction pour moi, et si l'armée doit mourir dans ces déserts, mon devoir est de mourir

avec elle. Je conviens cependant que la mort sur le champ de bataille, l'épée à la main, me

sourirait bien davantage; c'est pourquoi, je vous demande encore une fois la permission,



BLANCHE DE CASTILLE, D'APRÈS M. MOREAU.

d'aller à l'aventure, pour chercher des vivres à la pointe de l'épée.

Le comte, après bien des hésitations et des remontrances, se laissa vaincre. Il fut convenu

que Hugo, accompagné d'une centaine de vaillants cavaliers, ferait une reconnaissance vers

le sud et au besoin jusqu'à la Méditerranée et essayerait de faire parvenir des vivres à l'armée chrétienne.

Le lendemain, au point du jour, la troupe commandée par le jeune chevalier se mit en marche, accompagnée des bénédictions et des souhaits de toute l'armée.

Les sombres appréhensions du comte de Flandre ne se réalisèrent pas, non plus que les espérances de Hugo. Pas un ennemi ne parut à l'horizon, mais pas non plus ne parut la contrée riche et fertile qu'il avait rêvée; partout et toujours, le désert aride et sans fin.

Le jeune chef ne perdit cependant pas courage; il s'était promis de ne pas revenir au camp les mains vides, et dut-il arracher des vivres aux ennemis, ou les demander à la mer, il saurait tenir sa promesse.

Ils parcoururent ainsi une grande étendue de pays et arrivèrent dans une contrée plus favorisée de la nature. Les chevaux y trouvèrent une herbe grasse et tendre, les hommes une nourriture suffisante, et des fontaines pures pour s'y désaltérer. Il y avait du pain, mais pas en abondance. Ce n'était pas encore cela que cherchait Hugo; ce n'était pas pour lui qu'il avait entrepris cette expédition, mais pour la grande armée des Croisés. Voilà pourquoi il continua sa marche dans la direction du Midi, jusqu'à ce qu'enfin il vit s'étendre devant ses yeux la nappe bleue de la Méditerranée, et les tours de la ville commerçante de Séleucie; c'est là qu'il espérait trouver ce qu'il avait si longtemps cherché en vain.

Un port aussi important que celui de Séleucie devait en effet être abondamment muni de vivres. S'il pouvait surprendre la ville par un habile coup de main, le sort de l'expédition était assuré; mais c'était une entreprise téméraire que d'essayer de s'emparer d'une ville turque de cette importance avec les faibles ressources dont il pouvait disposer; cependant, il ne restait pas d'autre parti à prendre.

Hugo résolut d'attendre la nuit dans un endroit écarté pour ne pas donner l'éveil à la garnison qu'il supposait être nombreuse. Mais il avait compté sans la vigilance des Musulmans; lui qui avait espéré les surprendre, fut surpris à son tour et attaqué à l'improviste.

En effet, les chrétiens étaient à peine depuis une heure cachés dans un pli de terrain, lorsque tout-à-coup ils entendirent les airs résonner de fanfares guerrières, et ils se virent entourés de nombreux escadrons ennemis.

Malgré l'infériorité de leur nombre, les Croisés se disposèrent à recevoir vaillamment les fils du Croissant. Alors commença une lutte aussi terrible qu'inégale. Elle ne pouvait durer longtemps; lorsqu'un des Musulmans tombait, dix autres étaient là pour le remplacer. Hugo vit bientôt que tout était fini; déjà il n'avait plus que dix de ses hommes valides. Alors se lançant au plus fort de la mêlée, „le Fils de l'inconnu” chercha à obtenir glorieusement cette fin qu'il avait si longtemps souhaitée en présence des tristes mystères du passé et de l'avenir.

(A continuer.)

CONSTANCE GENNEVAUX.

I.

Négoce ruiné par suite de circonstances malheureuses, M. Gennevaux, resté veuf avec deux enfants, s'était retiré dans un joli hameau qu'animaient une petite rivière et le tic-tac d'un moulin, appartenant à un célibataire, appelé Jacques Auvelet.

Le souvenir de son état passé, les misères du présent, l'inquiétude qu'il éprouvait pour l'avenir de sa fille Constance, âgée de dix-sept ans, et de son fils Paul, encore tout petit, avaient déjà gravement miné sa santé quand un refroidissement amena sa mort au bout de quelques jours.

— Constance, dit-il à la jeune fille, un peu avant d'expirer, je n'ai point de parents, point d'amis, personne à qui te recommander; tu vas être livrée à toi-même à un âge où l'on a besoin encore de secours et de leçons; aie toujours devant tes yeux l'exemple que je t'ai donné,

celui d'une vie honnête et laborieuse. Je t'ai habituée au travail dès tes premières années; prends courage et cherche à te créer des moyens d'existence par ton industrie. Ma fille, que Dieu t'envoie le pain de chaque jour; aie confiance en lui, mon enfant, il exauce les prières des pères qui vont mourir; il est le protecteur des familles abandonnées.

La pauvre fille embrassa son père en sanglotant. A la demande du mourant, elle alla chercher le petit Paul qui jouait dans la chambre voisine. L'enfant, voyant des larmes dans les yeux de ses parents, se mit instinctivement à pleurer. M. Gennevaux le pressa contre sa poitrine et l'étreignit avec effusion dans ses bras qui retombèrent ensuite raides et inanimés.

Les circonstances ont une influence considérable sur le développement de la nature humaine. Seule, privée de tout secours, obligée prématurément d'employer toutes ses ressources intellectuelles, Constance trouva, dans la rigueur même de sa position, les germes d'un bon sens et d'une énergie au-dessus de son âge. Elle accepta courageusement les pénibles devoirs d'une famille. Elle se mit à coudre, à filer et à tricoter alternativement. Sa tâche commençait dès le matin et se prolongeait bien avant dans la nuit.

La réputation de la jeune ouvrière se répandit bientôt dans tous les villages voisins, et on lui apportait à l'envi de l'ouvrage. Enfin, elle était l'objet de l'intérêt et de la sollicitude de tous.

Constance avait un joli jardin où son frère pouvait jouer et développer ses forces. Les voisins, et surtout le meunier Auvelet, s'imposaient des corvées volontaires pour cultiver cet enclos.

Un air pur, de beaux sites, des plaisirs simples, un travail assidu, rendaient heureuse l'existence d'abord rude et difficile de Constance. A dix-sept ans, grande et forte, joignant la sagesse de l'âge mûr aux charmes de la jeunesse, elle se vit recherchée en mariage par un grand nombre de laboureurs aisés. Il leur semblait qu'elle apporterait dans un ménage l'économie et le bonheur. Ils n'avaient pas le Bernardin de St-Pierre, mais comme le docteur de la „Chambrée indienne,” ils étaient persuadés qu'une bonne femme est un trésor.

Un jour, le meunier Auvelet se présenta chez sa voisine. Elle remarqua avec surprise qu'il était en grande tenue. Il la salua, s'assit et resta quelque temps sans parler.

— Mademoiselle, dit-il enfin, j'ai appris que vous alliez vous marier.

— Peut-être, répondit la jeune fille; ce n'est pas que la solitude me pèse, l'éducation de mon frère occupe tous mes instants, mais je sens le besoin de lui donner un appui, un protecteur plus sûr que moi-même, et c'est ce qui me déterminera à prendre un époux.

— Et avez-vous déjà fait votre choix?

— Pas encore.

— C'est que je connais un parti que je pourrais vous proposer, si l'union que je projette n'avait pas d'inconvénients assez graves.

— Expliquez-vous.

— D'abord, le parti en question est âgé de trente ans...

— Eh bien, pensez-vous que cette disproportion d'âge soit un obstacle? Que me faut-il? Une personne qui remplace le père que nous avons perdu, qui me dirige par son expérience et ses sages conseils; peu m'importe que mon mari soit d'un âge mûr, pourvu qu'il soit honnête et bon, qu'il jouisse d'une réputation méritée.

— Pour cela, interrompit le meunier, je défie bien celui qui puisse m'accuser.

— Quoi, Monsieur Auvelet, c'est vous?

— Ma foi, oui; quand je prendrais cent détours, j'arriverais toujours au même but. Je me suis dit: Je suis riche, grâce à mon travail; je veux faire partager à quelqu'un l'aisance que je me suis acquise; je veux une compagne, douce, bonne ménagère, laborieuse, ennemie des vains plaisirs et des frivolités; votre voisin, Mademoiselle, n'était pas obligé d'aller bien loin pour trouver une femme conforme à ses vœux.

— Monsieur, dit Constance avec embarras, vous me flattez; mais je ne puis vous dissimuler

que votre démarche m'honore. Nous verrons. Jacques se retira plein d'espoir.

A la grande surprise des commères du hameau et des environs, ce fut justement lui que Constance choisit comme époux.

Le jour du mariage fut fixé au 20 janvier. Le grand marché du chef-lieu du canton avait lieu le 18 et le meunier tenait à s'y rendre et à régler ses affaires avant la noce.

II.

L'hiver était excessivement rigoureux; la neige couvrait au loin la terre et les arbres dépouillés; la petite rivière était complètement gelée; les oiseaux mouraient de froid sur les chemins, et les animaux des bois, poussés par la faim, rôdaient autour des villages.

Le 20 janvier, Jacques sortit de son moulin avec ses connaissances et ses amis; et toute la bande s'achemina vers la maison de sa fiancée.

Un aveugle et son fils, les deux meilleurs musiciens de la commune, ouvraient la marche et préludaient aux airs de circonstance qu'ils devaient jouer en accompagnant les deux futurs à la maison commune et à l'église.

Vers neuf heures du matin, ils étaient à la porte du logis: elle était entr'ouverte.

— Il paraît, dit Auvelet en riant, que ma chère Constance a voulu nous épargner la peine de frapper....

On entra en chantant dans la salle du rez-de-chaussée.

Le meunier, impatient, s'arrêta toutefois au pied de l'escalier, dans la crainte de troubler la toilette ou le sommeil de sa future.

— Eh bien! lui dit le fils de l'aveugle, est-ce que vous allez rester-là, comme un saint dans sa niche?

— Il ne faut pas être indiscret, mon garçon; si elle n'a pas répondu c'est que sans doute elle n'est pas prête. Allons, une petite sérénade pour l'avertir que nous nous trouvons là!

Les deux orphées rustiques promenaient l'archet sur les cordes de leurs violons criards quand un sourd gémissement, parti du premier étage, se mêla à leurs préludes.

Une seconde plainte longue et étouffée fit frémir tous les assistants.

Maître Auvelet monta rapidement; toute la noce le suivit.

Constance, étendue sans connaissance sur le carreau, avait au cou une large blessure; sa tête était appuyée sur une grande huche, d'où sortaient des cris prolongés.

Pendant que le meunier et quelques-uns de ses amis prodiguaient des secours à la malheureuse, et que d'autres allaient chercher un médecin, on tira de la huche le petit Paul qui se précipita aussitôt sur le corps de sa sœur, en prononçant des paroles entrecoupées.

— Maman! ma pauvre maman!

Le médecin vint; c'était un homme chez lequel la science se trouvait unie aux plus nobles sentiments. Il eut la douleur de voir échouer tous les efforts qu'il fit pour rappeler Constance à la vie.

Tout le monde se retira. Jacques Auvelet, en proie au plus grand désespoir, emmena chez lui le petit Paul; il ne resta auprès du corps de la jeune fille que deux femmes chargées de l'ensevelir.

Le petit garçon raconta que, la veille, un loup affreux s'était précipité dans la maison, dont la porte était restée entr'ouverte. Constance, sans songer à son propre salut, avait pris son frère dans ses bras, l'avait enfermé dans la huche et s'était placée devant. Puis Paul avait entendu le bruit d'une lutte, et bientôt celui d'un corps qui tombait le long de la huche. Il s'était évanoui, et ne s'était réveillé qu'au bruit qui s'était fait dans la maison.

Une foule considérable assista aux funérailles de Constance Gennevaux. Le vieux curé de la paroisse, dans une courte oraison funèbre, exposa avec simplicité l'histoire de la jeune victime, et quand il en vint à la catastrophe qui avait terminé une vie aussi honorable et aussi sainte, quand il peignit la jeune fille sauvant son frère par un trait de rare présence d'esprit, luttant avec courage contre un animal

furieux, et sacrifiant à l'amour fraternel une vie qu'elle lui avait consacrée tout entière, chacun fut saisi d'admiration et de tristesse, et le brave meunier ne fut pas le seul qui versa des larmes.

JULIEN RINCK.

BANNIE DU TOIT PATERNEL!

Roman.

V.

Deux semaines se passèrent ainsi. A l'encontre de ce que le docteur avait prédit, la mère et l'enfant, quoiqu'elles fussent très-faibles encore, semblaient toutes deux devoir survivre.

La jeune femme n'avait jusqu'alors prononcé aucune parole. Parfois elle suivait des yeux la fidèle garde-malade et semblait comprendre les soins dévoués dont elle était l'objet; parfois aussi elle jetait un regard étonné sur son enfant; mais jamais elle ne lui avait prodigué la moindre caresse, ni manifesté le désir de la tenir dans ses bras.

Cependant elle commençait à reprendre ses forces et, une semaine plus tard, elle fut en état de se lever.

La bonne M^{me} Quillet, la femme de charge, se mit à réfléchir sérieusement à ce qui allait arriver quand la malade serait entièrement rétablie.

Elle se demandait, avec anxiété, si son père la garderait chez lui, ou s'il chasserait l'infortunée et son enfant.

Jour et nuit cette pensée la préoccupait, et voulant mettre fin à cet état de perplexité, elle résolut de faire un dernier appel aux bons sentiments de son maître, espérant par ses supplications faire revivre la tendresse qu'il avait eue pour sa fille.

Un soir donc que M. Markham passait dans le vestibule où se trouvait l'entrée de l'appartement de Miss Clara, M^{me} Quillet reconnut son pas et se dit que le moment était propice.

Elle déposa bien vite l'enfant à côté de sa mère et s'élança au dehors, laissant la porte entr'ouverte.

— Maître, dit-elle avec précipitation, de crainte de perdre courage, ne voulez-vous pas entrer pour voir Miss Clara?

Le vieillard s'arrêta.

— Voir qui? demanda-t-il d'une voix stridente.

— Miss Clara, murmura la gouvernante, votre fille...

— Je n'ai plus de fille; ma fille est morte! Vous parlez peut-être de la femme qui se trouve dans cette pièce?... Celle-là, je veux bien la voir, et à l'instant.

En disant ces paroles, il était entré dans la chambre et avait fermé la porte derrière lui, laissant M^{me} Quillet dans le vestibule.

La pauvre jeune mère, à moitié couchée sur un canapé avec son enfant auprès d'elle, était plongée dans une si profonde rêverie qu'elle n'avait rien entendu.

Le vieillard ne donna aucun signe de sa présence, et pendant quelques instants il contempla en silence la mère et l'enfant.

Tout-à-coup, Clara leva les yeux, et une expression d'épouvante, — d'horreur même, — se peignit sur ses traits: elle avait reconnu son père!

Voyant qu'elle ne disait rien et certain qu'elle l'avait reconnu, il s'imagina qu'elle était rentrée en possession de toute son intelligence.

Il lui dit donc d'un ton dur et sec:

— Je suis venu pour entendre les explications que vous pouvez avoir à me donner. Je jugerai de la valeur que je dois y attacher.

Clara ne répondit pas, mais la rougeur qui couvrit son front disait assez qu'elle avait compris.

— Si vous ne parlez pas, je prendrai votre mutisme pour une preuve de votre culpabilité. Même silence de la part de l'infortunée.

Le maître de Lonemoor se mit à arpenter la chambre en jetant des regards farouches sur sa fille.

Enfin il s'arrêta devant le canapé, la figure empourprée par la colère, et dit d'une voix gutturale:

— Fille! je veux savoir la vérité, avouez tout, et aidez-moi à me venger...

VI.

Pas un mot ne sortit des lèvres de la pauvre créature, mais ses yeux firent un douloureux et muet appel à son père; ils semblaient vouloir lui dire qu'il pouvait avoir foi en l'honneur de la fille qui portait son nom, et qu'il devait attendre pour la juger jusqu'à ce qu'il eût des preuves de sa culpabilité.

Le vieillard parut un instant ému; mais il refoula aussitôt en lui tout sentiment de pitié, et les lèvres serrées, le regard brillant d'un feu sombre, il prononça ces paroles:

— Ainsi vous êtes bien déterminée à me défier jusqu'à la fin?... C'est donc la guerre que vous voulez... Eh bien, je vous donne cinq minutes pour réfléchir, et si d'ici là vous ne me dites pas tout, nous verrons ce qui résultera de votre obstination.

Toujours le même silence.

En cessant de parler, le squire avait tiré sa montre et avait regardé l'heure.

La malheureuse Clara éclata en sanglots, se tordant sur le canapé, comme si elle était en proie à une terrible convulsion; mais pas une syllabe ne sortit de sa bouche.

De temps en temps, M. Markham regardait l'heure, et voyant que les aiguilles marquaient le moment désigné, il s'approcha de la malade et lui dit avec une fureur concentrée:

— Vous êtes une misérable! Vous allez savoir ce que vous vous attirez par votre silence obstiné.

Et, levant la main au-dessus de la tête de sa fille, il dit:

— Que vous sortiez d'ici ou que vous restiez; que vous soyez riche ou pauvre, dans la prospérité ou dans l'adversité; que vous soyez malade ou en bonne santé, ma malédiction vous accompagnera partout, et cette malédiction tombera sur la tête de vos enfants et de vos petits-enfants... Vous ne jouirez plus d'un moment de repos, dussiez-vous vivre un siècle!

Après avoir formulé cette terrible imprécation, et sans avoir jeté un regard sur sa fille, le cruel vieillard se précipita hors de la chambre.

Clara n'avait d'abord pas saisi entièrement le sens des paroles épouvantables prononcées par son père, mais, après le départ de celui-ci, elles se gravèrent dans son esprit, et un cri d'agonie s'échappa de ses lèvres, pendant qu'elle retombait évanouie sur les coussins qui la soutenaient.

Ce fut dans cet état que M^{me} Quillet la trouva.

— Ma pauvre chérie, dit la fidèle gouvernante, en la faisant revenir à elle, mon doux agneau, parlez-moi donc... dites que vous me comprenez. Je suis votre amie dévouée, je vous aime, moi.

L'infortunée la regarda avec désespoir et gémit douloureusement, sans rompre ce singulier silence qui étonnait tant sa bonne garde-malade.

Quelques heures après, M^{me} Quillet, la voyant plus calme et lui ayant servi une tasse de thé, songea qu'il était temps de s'occuper du souper du maître.

En traversant le vestibule elle ouvrit la porte extérieure et regarda au dehors. La neige tombait à gros flocons et le vent soufflait avec violence.

— Quel affreux temps! se dit-elle en grélotant; que Dieu protège les voyageurs qui traversent la bruyère cette nuit!

Elle descendit à la cuisine, prépara le souper du squire que John alla lui porter, puis les deux époux se mirent tranquillement à souper à leur tour.

La femme était occupée à raconter que le maître avait été voir sa fille et qu'il l'avait sans doute traitée très-durement, puisqu'elle l'avait trouvée évanouie, lorsque tout-à-coup la porte extérieure se ferma avec tant de violence que l'antique demeure en trembla sur sa base.

Effrayés, John et la femme de charge s'élançèrent avec précipitation dans le corridor, tandis que M. Markham, de son côté, s'informait de la cause de ce bruit inusité.

M^{me} Quillet, saisie d'un vague pressentiment, se rendit en hâte à l'appartement de Miss Clara, et que vit-elle?

La chambre était vide, et la jeune mère avait disparu...

L'enfant s'était éveillé et pleurait d'une manière lamentable.

La femme de charge, affolée de terreur et d'anxiété, parcourut tout le bâtiment, de la cave au grenier, sans aucun résultat.

Clara Markham était bien partie. Livrée au plus grand désespoir, elle avait abandonné son enfant pour errer dans la lande solitaire, blanchie par une neige épaisse, emportant avec elle la terrible malédiction de son père.

VII.

La gouvernante répandit l'alarme dans la maison, et on alla avec des lanternes à la recherche de la fugitive. La bonne femme prit elle-même à ces recherches une part active, mais se sentant épuisée, elle fut forcée de rentrer, d'autant plus que le petit être abandonné par sa mère réclamait ses secours.

Le vieux squire avait laissé la porte de sa chambre entrebâillée, et quoiqu'il sût fort bien de quoi il était question, il demanda à la femme de charge pourquoi tout le monde était sur pied à une heure aussi avancée.

— Oh, maître! maître! elle est partie... elle est partie!... fut la réponse.

— Qui est parti? fit-il d'un ton acerbe.

— Elle, Miss Clara! Partie, perdue dans la neige sans doute... Que le Ciel la protège!

— Silence! fit le vieillard dont le visage s'était assombri de plus en plus; si jamais ce nom sort encore de votre bouche, je vous chasserai d'ici... Donc, vous disiez, reprit-il, que la femme... la vagabonde... qui est venue demander asile, est partie? C'est bien... Elle est allée à la rencontre de la mort... Plaise au Ciel qu'il en soit ainsi!

Et il rentra dans sa chambre, en fermant la porte avec fureur.

M^{me} Quillet s'éloigna en soupirant et se rendit auprès de l'enfant.

— Pauvre petite créature, dit-elle en la prenant dans ses bras; en ce moment ta malheureuse mère succombe peut-être dans la lande. Et ce père cruel, qui ne ferait pas un pas pour la sauver, elle, sa fille unique qu'il adorait autrefois... Oh, c'est affreux, affreux! Et cependant, je suis certaine qu'elle n'est pas coupable, je sens qu'elle ne mérite pas son triste sort. Non, en dépit des preuves qui semblent l'accuser, en dépit de tout, j'ai en elle une confiance que même les anges du ciel ne sauraient m'enlever. Mais ce mystère, cet inconcevable mystère, qui me l'apprendra jamais!

Cependant les heures s'écoulaient, et les domestiques ne revenaient pas.

La neige qui tombait toujours en abondance obstruait les sentiers et rendait toutes les recherches infructueuses.

Enfin, vers minuit, les hommes revinrent l'un après l'autre, découragés et transis de froid.

M. Markham ne se coucha pas cette nuit-là; sa lampe ne cessa d'éclairer ses fenêtres, et on entendit son pas lourd arpenter sa chambre jusqu'aux premières lueurs du matin.

Au point du jour, l'escouade de la veille, après s'être bien restaurée, se mit de nouveau en route, à cheval, pour recommencer les recherches.

Quelques heures après leur départ, M^{me} Quillet plaça le déjeuner de son maître sur la table; celui-ci se tourna vers elle et lui demanda d'une voix brève:

— Eh bien, est-elle retrouvée?

— Pas encore, répondit la gouvernante en s'essuyant les yeux avec son tablier. Elle doit être morte à cet e heure... La pauvre jeune dame aura été engourdie par le froid glacial, et la neige épaisse a dû arrêter ses pas. Ah! elle est bien morte... et cependant un seul mot de votre bouche aurait prévenu cette fatale catastrophe.

En entendant ces paroles, le vieillard frappa du pied avec violence, et d'un geste indiqua la porte à la gouvernante.

Il s'enferma dans sa chambre, et pendant toute la journée, son regard terne resta fixé sur les fenêtres.

On eût dit qu'il attendait avec anxiété le retour de celle qu'il avait mau ite.

(A continuer.)

LA JOURNÉE DE THOMAS-LE-MENUISIER (4 ACTES, 33 TABLEAUX) PAR CHUZ.
(Suite. — Voir le N^o 2.)



Tiens, vous demeurez ici, Trinette! Comment se portent Jean, Pierre, Louis, Baptiste, etc.?



L'heure n'avance donc pas!



Mesurons le trou.



Midi!



Dépêchons-nous, j'ai encore tant à faire!



D'abord, ma petite goutte....



Puis, mon journal....



Puis, mon petit somme. Je suis si fatigué!
Quel chien de métier!



Allons reprendre la mesure.

(La fin au prochain numéro.)